

IMAGES DE LA RUSSIE A TRAVERS LES LETTRES DU PRINCE DE LIGNE A Mme. DE COIGNY

Estrella de la Torre
Universidad de Cádiz

On pourrait difficilement trouver au XVIIIème siècle européen une personnalité qui aimât plus les voyages que le prince belge Charles-Joseph de Ligne. A part sa passion pour l'armée à laquelle il appartenait depuis sa jeunesse, le Prince de Ligne consacra sa vie à voyager à travers toute l'Europe, poussé parfois par ses obligations militaires mais le plus souvent en tant qu'ambassadeur de la cour d'Autriche dans les différentes cours de l'Europe cosmopolite de son siècle.

A la fin de sa vie, au cours de la rédaction de ses *Mémoires*, il passe en revue cette vie voyageuse pour aboutir à des conclusions qui pourraient encore étonner: "Je viens de me donner la peine de compter, dans le journal de M. Leygeb, mes voyages. J'en en trouve 34 de Bruxelles à Vienne passant toujours par Paris; 12 de l'armée à Vienne pendant trois guerres, et outre cela 18 de Beloeil à Paris; jusqu'à l'année 1786, la guerre turque et les révolutions qui ont fixé mon séjour à Vienne depuis treize ans.

J'ai parcouru deux fois la Russie, deux fois la Pologne, une fois la Moldavie, la Crimée, la Provence. Je parie que j'ai dépensé en voiture trois ans de ma vie, et plus de 150.000 florins de poste seule" (1).

Il était de l'avis que personne ne devrait oser écrire à propos de n'importe quel sujet d'une certaine envergure s'il n'avait connu sur place les gens, leur caractère et leurs usages: "Il faut avoir vécu avec les souverains, et avoir soupé, depuis eux, jusqu'à la plus petite classe de la société, pour juger le monde. Il ne suffit pas d'être présenté. Il faut avoir été mêlé dans presque tout et partout" (2).

Conscient du rôle qu'il avait à jouer dans les différentes cours européennes, homme d'esprit, intelligent, galant, aimant les femmes et bien aimé d'elles, il sut

(1) PRINCE DE LIGNE: *Mémoires* (Librairie Ancienne Honoré Champio. Edouard Champion, Paris, 1914) p. 125.

(2) IDEM: *Mes écarts ou ma tête en liberté* (Aux Editions du Blason, MCMXLVII, Bruxelles) p. 52.

toujours profiter de l'occasion et tirer de chacun de ses voyages tout ce qu'ils renfermaient de positif pour lui ou pour les siens: "Il a toujours été à la mode de me bien traiter partout; et j'ai éprouvé des choses agréables de plusieurs pays. J'ai six ou sept patries: Empire, Flandre, France, Autriche, Pologne, Russie et presque Hongrie; car on est obligé d'y donner l'indigénat à ceux qui font la guerre aux Turcs, et je l'aurai à la première diète" (3).

A différence d'autres auteurs contemporains, le Prince de Ligne n'a jamais consacré une de ses oeuvres à la description des différentes expériences vécues à travers ses voyages. Pour nous renseigner il faut fouiller dans ses écrits et tirer ici et là quelques allusions ou bien recourir à la lecture des lettres qu'il envoyait à ses amis où il se montre plus explicite. Il ne faut pas s'attendre dans les descriptions des voyages à l'oeuvre d'un géographe ou d'un anthropologue. Ses allusions aux différents pays parcourus ne sont faites qu'en fonction de ses considérations personnelles sur les monarchies qui y régnaient ou sur un tas d'anecdotes dont la noblesse ou lui-même sont les protagonistes. D'autres fois ses écrits s'organisent autour de ses exploits guerriers.

En ce qui concerne la Russie, il avait visité ce pays par deux fois; la première en 1780 et la seconde six ans plus tard. Les neuf lettres envoyées à la marquise de Coigny à partir du mois de mai 1786, date où commença son deuxième voyage, ont une valeur inhabituelle car en les lisant nous pouvons participer à la double aventure vécue par le Prince de Ligne, une aventure externe exprimée à travers ses considérations personnelles sur un pays très peu connu des européens de l'époque, considérations parfois déformées par sa propre situation privilégiée et très éloignée de la réalité environnante, et une aventure interne qui se manifeste à travers un lyrisme assez proche du Romantisme qui se laissait entrevoir à l'horizon. L'image exotique qui entourait encore ce lointain pays uni à l'attrayante figure de sa souveraine "Catherine le Grand" comme l'avait surnommée le Prince de Ligne, font de ses témoignages un document qui, s'il n'est pas très riche du point de vue du contenu, est suffisamment expressif pour nous aider à connaître un pays et sa souveraine à travers les yeux d'un représentant de la noblesse européenne.

De son premier voyage en Russie, nous n'avons conservé que quelques vagues allusions dans ses *Mémoires*: "En 1780, je pars, je ne sais plus quel jour de mai ou juin, pour Vienne, Prague, Dresde, Berlin, Petersbourg, Varsovie, Cracovie, où j'avais affaire, Mongylany, qui m'appartient presque, Léopol et Brünn, où j'étais amoureux" (4), mais nous ne sommes pas suffisamment renseignés sur les objectifs du voyage. Le bruit avait couru que son projet était de devenir roi de Pologne, une idée qui ne provenait pas de lui mais d'un oncle de sa belle-fille, Hélène Massalski. Si on fait confiance à ses propres réflexions, il qualifiait cette

(3) IDEM: *Mémoires*, pp. 38-39.

(4) IBID: p. 86.

idée de folie et de fou son instigateur: “un fou d'évêque pendu depuis ce temps-là, oncle de ma belle-fille, s'imagine que j'ai été tout au mieux avec l'impératrice de Russie, parce qu'elle m'a traité à merveille, et se persuade que je serai le roi de Pologne si j'ai l'indigénat (...). Je me moque de lui, mais il me prend envie de plaire à la nation rassemblée pour une diète, la nation m'applaudit” (5). Il n'arrivera jamais à être roi de Pologne, mais le voyage qu'il fit pour obtenir l'indigénat, le rapprocha de Catherine II et pendant les quatre mois où ils restèrent ensemble, s'établit entre eux une amitié qui allait durer jusqu'à la mort de la tsarine.

De cette visite il ne nous reste que quelques allusions faites autour de Catherine II mais rien d'autre qui pût être qualifié de remarquable. La raison fondamentale de ce manque de témoignages pourrait être due au fait que la Russie ne constituait qu'un passage, le but du voyage se trouvait en Pologne, et le Prince avait d'autres intérêts. Dans ses *Mémoires*, Ligne ne mentionne qu'une petite anecdote concernant l'endroit d'où il était parti et le fait d'avoir promis à la duchesse de Polignac et à d'autres amis de retourner à Paris six mois après à la même heure, promesse qu'il accomplit si l'on croit ce qu'il nous dit: “J'allais oublier de dire que c'est de Paris et de la rue Bourbon, de chez la duchesse de Polignac, qui venait d'accoucher, et chez qui j'avais dîné avec la reine. Je leur promis d'y retourner à la même heure six mois après, et j'ordonnai mon carrosse de remise et mon laquais de louage en conséquence. Je les trouvai à la même place et je tins parfaitement parole, quoiqu'il y eût bien des événements depuis ce temps-là, entre autre, la mort de l'impératrice-reine” (6).

Pendant ce séjour chez Catherine II, on sait que le Prince de Ligne, entre la galanterie et l'impertinence, la plaisantait sur son accent russe lorsqu'elle parlait français, sur son parc anglais et sur son nouveau palais auquel il trouvait une mine d'hôpital. Parmi les allusions qu'il fait de ce premier voyage, il a celles qui concernent la tsarine elle-même: “cette taille qui avait été mince à rompre, mais on engraisse beaucoup en Russie”, ou les jardins de ses palais, surtout celui qui entourait Tsarskoë-Séle; Ligne se moque de tant de “fabriques”, ruine et colonnes, ce qui ne l'empêcha pas de réédifier à Beloeil l'obélisque de Kagul. Au retour par Varsovie il observe que les voyages en hiver, en Russie, sont bien plus aisés que les voyages en été: les traîneaux sont emportés par des chevaux rapides, les maisons de poste bien chauffées et bien équipées en relais. Il fait allusion aussi au fait d'avoir perdu beaucoup au jeu, fait qui l'obligeait à détacher un diamant d'un portrait enrichi de pierres précieuses que lui avait donné l'impératrice.

Il va subsister une liaison d'amitié très forte entre la tsarine et Ligne. On conserve vingt-deux lettres de Catherine II au Prince, et lui, de son côté, lui envoyait des lettres “comme des cerfs-volants”. Dès septembre 1785, elle l'entretient de son

(5) IBID: pp. 88-89.

(6) IBID: pp. 86-87.

futur voyage en Crimée. Ligne est déjà nommé "mon prince Tartare". L'impératrice lui propose de régner sur les lieux où Iphigénie fut sacrifiée, et de desservir le temple de Diane, en Tauride. Comme preuve de son amitié et attachement elle va lui avouer: "Je n'écris à la main, qu'aux gens que je crois qui m'aiment et dont je fais cas..."

Et Ligne tient tant aux lettres de Cathérine, qu'il les porte sur lui enfermées dans un sachet de soie. C'est ainsi qu'on les a retrouvées et qu'elles nous sont parvenues.

Dans sa fameuse lettre de Partenizza envoyée à Mme. de Coigny il se rappelle comment et pourquoi il commença ce deuxième voyage avec la tsarine à travers la Russie: "Une lettre de l'impératrice m'arrive à 800 lieues de distance. Elle se souvient de nos conversations sur les beaux temps de L'antiquité; elle me propose de la suivre dans ce pays enchanteur à qui elle a rendu le nom de Tauride, et, en faveur de mon goût pour les Iphigénies, elle me donne l'emplacement du temple dont la fille d'Agamenon était prêtresse" (7).

L'ensemble des neuf lettres que le Prince de Ligne envoya à Mme. de Coigny où s'entremêlent les descriptions du voyage avec des réflexions galantes que le Prince y insère pour émouvoir sa correspondante, renferment une valeur documentaire limitée mais elles nous permettent de "voir" ce pays si lointain de l'Europe Occidentale à travers les yeux d'un membre de sa noblesse la plus illustre.

Les rapports qu'il fait de son voyage veulent être fideles à une réalité vécue et vue. Il donne trois raisons pour qu'on croit à l'authenticité de ses témoignages: "Tout ce que je vous dis est vrai, d'abord parce que je ne mens jamais qu'aux femmes qui ne vous ressemblent pas; ensuite parce que personne ici ne lit mes lettres; et puis l'on ne flatte pas les gens qu'on voit depuis six heures du matin jusqu'à dix du soir" (8).

Chacune de ces neuf lettres seront envoyées de différents endroits, probablement de ceux qui ont le plus touché le Prince. La première écrite de Kiev, ville qu'il nomme Kiovie, est rédigée pour renseigner Mme. de Coigny sur l'apparat qui entourait ceux qui allaient participer au voyage, pour passer en revue ensuite les Lesghis, peuple du Caucase, qu'il appelle "petits magots" tout au début mais, après une brève comparaison avec les députés du Parlement ou des États qui venaient à Versailles, qu'il trouvait plus imposants.

Dès qu'il commence cette correspondance, Ligne va se complaire à faire des comparaisons entre les cours française et russe et entre leurs peuples respectifs et, comme cela arrivait à la plupart des voyageurs français du XVIIIème siècle, il se montrera beaucoup plus complaisant avec les étrangers qu'avec ses compatriotes: "Louis XIV aurait été jaloux da sa soeur Catherine II, ou il l'aurait épousée pour avoir tout au moins un beau lèver. Les fils des rois du Caucase, d'Héraclius,

(7) IDEM: *Lettres et pensées d'après l'édition de Mme. de Staël* (Ed. Tallandier, Poitiers, 1989) p. 124.

(8) IBID: p. 134.

par exemple, qui sont ici, lui auraient fait plus de plaisir que cinq ou six vieux chevaliers de Saint-Louis” (9).

En passant en revue les nobles polonais qui entouraient la tsarine, il les considère comme “forts aimables”, ses louanges se dirigent surtout vers les femmes polonaises, l'esprit galant de Ligne se montrera assez souvent dans ses lettres, il n'épargnera pas son admiration envers différentes femmes qu'il connaîtra tout au long de son périple, mais il se plaindra souvent de son manque d'occasions de les connaître plus et en plus grand nombre; malheureusement les pays visités étaient dans leur majorité musulmans et les femmes y étaient toujours cachées par leur mari ou amant.

Ligne se réjouit de l'amabilité avec laquelle Catherine II l'avait reçu à son arrivée: “L'impératrice m'a reçu comme si, au lieu de six ans, je ne l'avais quittée qu'il a six jours” (10).

La deuxième lettre écrite de sa galère ne renferme rien de significatif par rapport au pays visité, sauf le petit commentaire dédié au nom même de la ville de Kremenzuck d'où la lettre allait partir, qui, d'après son avis, n'était pas lyrique, pour passer après à une simple allusion de ce qu'il voit de son “superbe lit”: “Pereveosloff, où le pauvre Charles XII a passé le Boristhène pour aller se cacher à Bender” (11).

La troisième missive rédigée à Cherson ne porte pas de date comme c'est habituel chez Ligne, mais il mentionne “la débâcle du Boristhène” qui eut lieu le 1er mai 1787, ce qui nous pousse à croire que la lettre dut être écrite au début du mois de mai. Pour la première fois, Ligne se plaint à reprocher Catherine II de Cléopâtre, mais il se presse à marquer les différences entre elles: “Notre Cléopâtre ne voyage pas pour séduire des Marc-Antoine, des Octave et des Césars. (...) Cléopâtre n'avale point de perles, mais en donne beaucoup; elle ne ressemble à l'ancienne que parce qu'elle aime les belles navigations, la magnificence et l'étude” (12). A la fin de son voyage, de retour à Moscou, le Prince reprend l'identification entre les deux mythes mais pour le démolir, pour faire revenir tout et tous à la réalité la plus poignante: “L'impératrice n'était plus Cléopâtre à Alexandrie” (13).

Il mentionne après les magnifiques fêtes que Potemkin avait organisées à Kremenzuck et le luxe dont ses compagnons de voyage s'entouraient: “Jamais il n'y a eu une navigation aussi brillante et aussi agréable” (14), il décrit à sa correspondante leur arrivée aux cataractes de Keydac, ancienne capitale des Zaporogues, cosaques que Ligne qualifie de “brigands aquatiques”.

(9) IBID: p. 104.

(10) IBID: p. 105.

(11) IBID: p. 107.

(12) IBID: p. 108.

(13) IBID: p. 136.

(14) IBID: p. 108.

On peut observer tout au long des neuf lettres l'extraordinaire sympathie que le Prince de Ligne ressentait pour Catherine II. On n'y trouve jamais le moindre ton de réprobation par rapport à sa conduite, son caractère ou la manière dont elle gouvernait son grand pays.

Dans cette troisième lettre il raconte une anecdote qu'il choisit comme preuve de la simplicité et de la gentillesse de la tsarine. Catherine La Grande avait suggéré à ses illustres invités de reléguer le "vous" dans la conversation et d'employer le "tu". Ligne ajoute qu'il avait lui-même argumenté que si Jean-Jacques Rousseau se permit de tutoyer Dieu dans une de ses œuvres pourquoi les hommes ne pourraient-ils pas le faire entre eux, la réponse de l'impératrice fut immédiate: "—Eh bien, pourquoi donc, Messieurs, me traitez-vous avec plus de cérémonie? Voyons, je vous le rendrai. Veux-tu bien me donner cela, dit-elle au grand écuyer?" (15). Cependant, Ligne reconnaît que malgré l'apparente situation amicale et égalitaire: "la Majesté tutoyante avait (...) toujours l'air de l'autocratrice de toutes les Russies, et presque de toutes les parties du monde". Ligne restera si impressionné par l'anecdote qu'il la rappellera dans ses *Mémoires*.

La lettre finira para les éloges dirigés aux soldats russes, les seuls responsables de l'ornementation des vaisseaux et baldaquins: "dont on fait des marchandes de modes, des matelots, des popes, des musiciens ou des chirurgiens; enfin tout ce qu'on veut, par un coup de baguette" (16).

Un mois après son départ, notre Prince, pour la première et dernière fois va dater une lettre, la quatrième: "ce 1er juin 1787". Il se trouve à Barczisarai, ancienne capitale des Khans tartares de Crimée. Hôte du dernier des khans dont le nom n'est pas mentionné, mais qu'à partir du renseignement qu'il nous donne: "(il) a eu bien tort de lever son camp et d'abandonner, il y a quatre ans, aux Russes, le plus beau pays du monde" (17), on a pu identifier avec Changuine-Ghirei.

Abusé par ses lectures sur la mythologie classique, il s'attendait à trouver dans la Tauride les vestiges de Mithridate et d'Iphigénie ou des anciennes civilisations grecque et romaine. Mais il se rend compte que tout y avait été bouleversé, changé et, un décor propre aux civilisations orientales s'y était substitué et s'ouvrirait à ses yeux: "ils ont tous disparu pour les Mille et Une Nuits".

Son séjour dans la Tauride nous est décrit comme s'il l'avait rêvé au lieu de l'avoir vécu. Il se sent en dehors de la réalité, tout est tellement démesuré dans la beauté, le luxe et la richesse, qu'il se croit le protagoniste d'un roman, étrange dans un temps et un espace précis. Accueillis lui et ses compagnons de voyage dans le palais du Khan: "qui tiene du Maure, de l'Arabe, du Chinois et du Turcs" (18), Ligne se complait à nous décrire le luxe qui s'y étalait et que résume le texte

(15) IBID: p. 110.

(16) IBID: p. 112.

(17) IBID.

(18) IBID.

qui entourait la corniche de la salle d'audience: "En dépit des jaloux, on apprend au monde entier qu'il n'y a rien à Ispahan, à Dams, à Stamboul d'aussi riche qu'ici" (19).

Il croit toujours rêver face aux haras de dromadaires qu'il compare à des "montagnes en mouvement" et face aux princes du Caucase "couverts d'argent, sur des chevaux d'une blancheur éblouissante", il se croit encore au temps de Cyrus. Le Prince reste muet face aux détachements Circassiens, le Mouzas ou les officiers des Cosaques: "Je ne sais plus où je suis, ni dans quel siècle je suis" (20).

Une seule nuit à Stare Krim et il est sûr d'y avoir découvert "ce qu'il y a de plus intéressant dans deux parties du monde". Son émerveillement le poussera à écrire: "Je crois que c'est une parodie de la tentation de Satan, qui ne montra jamais rien de si beau à Notre Seigneur" (21). Il n'arrêtera pas ses éloges devant la mer d'Azoph, la mer Noire, la mer de Zabache et le Caucase.

Les références aux richesses qui se montrent à ses yeux ne tarissent jamais dans sa lettre, et il avoue son étonnement après avoir écouté deux de ses camarades russes de voyage parler de leurs armées: "trente millions dit l'un; vingt deux millions commente l'autre: Il me faut, ajoute l'un, au moins une armée de six cent mille hommes, depuis Kamtschatka jusqu'à Riga. Avec la moitié j'ai juste ce qu'il me faut" (22).

La Tauride se rapproche d'un pays de roman, mais jouant avec les concepts Ligne ne le croit pas "romanesque", le vocable compris dans son acception de "galant", car il ne trouve aucune possibilité de jouir des aventures sentimentales auxquelles il était habitué: "les femmes y sont enfermées par ces vilains mahométans", c'est le seul reproche qu'il se permet de faire aux peuples visités.

On ressent un certain ton ironique quand il fait référence aux différentes sectes de dervis "plus plaisantes les unes que les autres" et quand il nous décrit leurs prières "Ils crient alla, jusqu'à ce qu'épuisés de forces, ils tombent à terre, dans l'espérance de ne s'en relever que pour entrer dans le ciel" (23).

A la fin de cette lettre il mentionne qu'il a quitté ses camarades au "risque de la vie" parce que: "J'avais besoin de reposer mon esprit, ma langue, mes oreilles et mes yeux de l'éclat des illuminations" (24).

Nous le retrouvons à Parthenizza d'où il écrit sa lettre la plus connue et la plus commentée par les critiques de Ligne. Le Prince se laisse aller à un état d'âme poétique et romantique inhabituel, au point de nous faire douter de la réalité qui nous est décrite. Ses souvenirs de lectures s'entrecroisent avec la vérité du paysage environnant et la mélancolie du descripteur: "c'est au pied du rocher où l'on

(19) IBID p. 113.

(20) IBID.

(21) IBID.

(22) IBID. p. 114.

(23) IBID: p. 117.

(24) IBID.

voit encore une colonne, triste reste du temple de Diane, si fameux par la sacrifice d'Iphigénie; c'est à la gauche du rocher d'où Thoas précipitait les étrangers; c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier que j'écris ceci" (25). C'est comme s'il avait déjà visité ces endroits et qu'il les revoyait à travers les yeux d'Ovide: "Oui, c'est Parthenizza, dont l'accent tartare a changé le nom grec, qui était Parthenion et voulait dire vierge; c'est ce fameux cap Parthenion où il s'est passé tant de choses: c'est ici que la mythologie exaltait l'imagination" (26).

En revenant à la réalité, Ligne continue à nous décrire dans ses traits les plus beaux et idylliques tout ce qu'il voit. Entouré d'arbres fruitiers des plus exotiques et assis sur des carraux et sur un tapis turc, son regard passe en revue tout ce qui est le plus proche pour aller vers les objets les plus lointains. Tout près de la mer il aperçoit les demeures des vivants "habitations en amphithéâtre" mais aussi celles des morts, ces cimetières qui par leur emplacement donnent "une idée des Champs Elysées".

Seigneur de Parthenizza dont Catherine II lui avait fait cadeau, il arrête son regard sur ses "bons musulmans" assis sur leurs toits. Il loue leur aspect paresseux qui ne les empêche pas de labourer leurs terres et de recueillir les fruits qui leur seront nécessaires: "le "kaimakan" vient de Barczisarai pour en prendre la moitié: chaque famille en vend pour deux cents francs par an; et il a quarante-six familles tant à Pathenizza qu'à Nikita, autre petite terre qui m'appartient et dont le nom grec signifie victoire" (27). Il finit par bénir ces paresseux heureux: "(...) je bénis les paresseux et je prends congé d'eux, en les laissant aussi étonnés de me voir leur maître que d'apprendre que je voulais qu'ils fussent toujours le leur" (28).

Devant les minarets blancs, les cheminées en forme d'aiguilles et l'architecture orientale qui se retrouve même dans les cabanes les plus humbles, Lignes n'arrête pas ses plaintes sachant qu'il n'y retournera plus; "Je regarde autour de moi avec attendrissement ces beaux lieux que je ne reverrai jamais et qui m'ont fait passer la journée la plus délicieuse de ma vie" (29).

De retour de Parthenizza, il envoie une nouvelle lettre de Carassbazar où, vivement touché par la fidélité d'un Tartare barbare à qui il avait été confié, il va retrouver "de nouveaux sujets d'admiration". Ledit Tartare, le croyant assassiné avait décidé de mettre le feu au village voisin en châtement pour le meurtre de son seigneur. Ligne revient en se faisant l'écho des merveilles qui continuaient à entourer son voyage.

Nous considérons comme très intéressant le récit qu'il fait à propos des habitants de cette partie de la Russie qu'il voit supérieurs aux français: "ils prieraient

(25) IBID: pp. 117-118.

(26) IBID: p. 122.

(27) IBID: p. 123.

(28) IBID: p. 127.

(29) IBID.

les philosophes de ne pas les éclairer, et les grands seigneurs de ne pas leur permettre de chasser sur leurs terres” (30). Ligne reprend la défense du “bon sauvage” si répandue dans son siècle.

Il ne faut jamais oublier l'appartenance du Prince de Ligne à la plus ancienne noblesse européenne, fait qui ressort dans ses dernières lettres où il se complait à commenter à Mme. de Coigny la politique exercée par la tsarine. Il n'arrête pas ses éloges face à la prétendue libéralité de l'impératrice. D'après ce qu'il raconte, elle donnait de l'argent à tous ceux qui en avaient besoin, elle avait créé un grand nombre d'emplois, elle avait fait bâtir 237 nouvelles villes en pierre pour les substituer aux anciennes construites en bois qui risquaient de brûler. Et ce qui aux yeux du Prince la rendait une parfaite souveraine, c'était son extrême modestie: “Elle a toujours quelques excuse de modestie pour toutes les grandes choses qu'elle fait. On n'a pas fait d'idée du plaisir qu'il y a à la suivre” (31).

Il est évident que Ligne n'est point du tout objectif car la réalité russe était très loin de celle qu'il nous décrivait, mais la grande tsarine, amie et correspondante des grands philosophes, ne pouvait être jugée autrement par un homme illustré.

Déjà à Caffa, l'ancienne Théodosie, on raconte dans les lettres du Prince le même goût d'autres voyageurs du XVIIIème siècle à nous présenter un pays, comme celui des Tartares, qu'on présume très éloigné de la civilisation de l'Europe occidentale dans son degré de développement intégral comme beaucoup plus “civilisé”, surtout en ce qui concerne les valeurs éternelles: “Quelle comparaison aussi entre l'insolence, l'avarice et la saleté des nations de l'Europe, et la bonhomie et la propreté de celle-ci” (32). Même la langue, il la trouve “noble”: “Elle n'a ni le sifflement, ni la grossièreté, ni le traînant, ni le chanté, ni l'ignoble des langues de l'Europe” (33), les seules langues avec lesquelles on pourrait la comparer c'était le grec et l'espagnol. Parmi les tartares n'existait ni la curiosité, ni l'impertinence, ni la flatterie, défauts des hommes qu'on appelle “civilisés”. Il va conclure ses descriptions en écrivant: “La plus mauvaise couchette du plus pauvre des Tartares dont aucun ne demande et n'a besoin de charité, est un assez beau tapis turc, avec des coussins, étendus sur un planche bien large” (34).

Dans son avant-dernière lettre, Ligne voit s'approcher la fin de son voyage. Il se trouve à Toula. Il débute en se faisant l'écho des rumeurs qui commençaient à courrir sur le feu d'artifice qu'avait été tout le voyage. On accusait Potemkin d'avoir déguisé la dure réalité russe tout le long de la route suivie par le cortège de l'impératrice, pour ne montrer aux yeux de la propre tsarine et de ses hôtes qu'un luxe et une magnificence inexistente, d'avoir bâti tout un décor de théâtre

(30) IBID. p. 129.

(31) IBID: p. 130.

(32) IBID: p. 131

(33) IBID.

(34) IBID: p. p 132.

face aux yeux des visiteurs. Ligne se refuse à l'accepter et argumente: Je sais qu'il ne'est pas à la mode de croire ni les voyageurs, ni les courtisans, ni le bien qu'on dit de la Russie. Ceux même d'entre les Russes qui sont fâchés de n'avoir pas été avec nous, prétendront qu'on nous a tropés, et que nous trompons" (35). Mais il paraît assez probable que l'ancien amant de Catherine II avait voulu profiter de la visite de ces illustres représentants de l'Europe privilégiée pour leur montrer que son pays n'avait rien à envier à la France ou à l'Autriche, et qu'une grande partie de cette richesse qui avait tant ébloui Ligne, fût qu'un pur artifice.

Malgré sa crédulité, Ligne consent dans sa lettre à la possible existence d'un certain escamotage de la réalité montrée à la souveraine: "l'impératrice (...) doit croire que quelques villes, pour lesquelles elle a donné de l'argent, sont achevées, tandis qu'il y a souvent des villes sans rues, des rues sans maisons et des maisons sans toit, portes ni fenêtres" (36). Mais il insiste envers sa correspondante sur l'authenticité de la réalité russe qu'il avait vue quand il arrivait à échapper à tout l'apparat impérial et qu'il marchait tous seul dans les rues des villes visitées: "J'ai trouvé bien des choses que les Russes mêmes ne connaissent pas: des établissements superbes commencés, des manufactures, des villages bâtis en rues bien alignées, entourés d'arbres et traversés par des ruisseaux" (37).

L'abbé Chappe d'Auteroche fut le premier Français à écrire systématiquement sur la Russie. En 1786, l'abbé fit paraître la relation de son voyage, au titre long, comme c'était habituel: *Voyage en Sibérie, fait par ordre du Roi, contenant les moeurs, les usages des Russes et l'état actuel de cette puissance, la description géographique et le nivellement de la route de Paris à Tobolsk, histoire naturelle de la même route, des observations astronomiques et des expériences sur l'électricité naturelle*. Son scepticisme para rapport à la Russie (son paysage, son climat, ses habitants et son gouvernement) ne fut pas bien accueilli par la tsarine qui se pressa en 1770 d'éditer une réfutation avec le titre de *Antidote ou examen du mauvais livre superbement imprimé, intitulé Voyage en Sibérie*.

Catherine II n'avait pas pu encore oublier en 1787 le mauvais goût que lui avait laissé la lecture du livre de l'abbé et Ligne mentionne dans cette avant-dernière lettre un commentaire que la tsarine lui avait fait à ce propos: "Voyez, me disait quelques fois l'impératrice, en me montrant dans les gouvernements de Karskoff et de Kursk, le champs aussi bien cultivés qu'en Angleterre, et une population presque aussi nombreuse: voyez si l'abbé Chappe, qui ne voyait rien à travers ses glaces de bois, fermées à cause du froid, n'a pas eu tort de prétendre qu'il n'y a que des déserts en Russie" (38).

Tandis que l'abbé astronome avait insisté sur le manque de liberté du peuple russe, soumis toujours à la loi des plus forts (seigneurs du village, gouverneurs,

(35) IBID:

(36) IBID: p. 133.

(37) IBID: p. 134.

(38) IBID.

empereurs...), Ligne insiste dans cette lettre à défendre la soumission en liberté du menu peuple à sa tsarine: "(...) et sûrement les hourras que nous avons entendus sur notre route, étaient hurlés de bon coeur et avec des visages très rians" (39).

Après quelques brèves allusions à certaines anecdotes qui avaient eu la trine pour protagoniste, il interrompt sa lettre en mentionnant qu'il ne leur restait que 400 lieues à faire et en se plaignant de la froideur des plats et de la chaleur de l'eau au moment d'aller à table à cause de la lenteur de la tsarine à rejoindre ses invités. Ils sont déjà en plein été et "l'agrément de ce pays-ci est que l'été y est plus brûlant qu'en Provence" (40).

Déjà à Moscou, Ligne, après avoir fait la description de ce qu'il y voyait: "Cette ville, qui donne à certains égards, quelque idée d'Isphahan, ressemble à quatre ou cinq cents châteaux de grands seigneurs, qui seraient venus, avec leurs villages sur des roulettes, se réunir pour vivre ensemble" (41), rapporte à Mme. de Coigny la mauvaise impression que lui ont produit les grands de la Russie qui y habitaient. Parmi eux, il ne voit que des traîtres de la tsarine. Elle le savait mais, d'après Ligne, elle préférerait faire l'aveugle et la sourde, elle lui avait cependant avoué dans une occasion: "(...) je ne suis point à la mode à Moscou, peut-être que j'ai eu tort vis-à-vis de quelques-uns d'entre eux, on qu'il y a eu du malentendu" (42).

La magie du voyage s'était terminée et la tsarine devait affronter la plus dure des réalités, la faim tourmentait une bonne partie de son empire. Elle arrêta les fêtes et si l'on en croi Ligne: "La bienfaisance vint remplacer la magnificence et le luxe céda à la nécessité. On ne jette plus d'argent, on le distribue. Les torrents de vin de Champagne s'arrêtent, des milliers de chariots de pain succèdent aux bateaux chargés d'oranges" (43).

On ne rencontre plus d'allusions à ce pays fastueux dans les lignes qui suivent et la lettre finira avec le ton galant qui toute sa vie allait caractériser le Prince: "Nous touchons au moment de quitter la fable pour l'histoire, et l'Orient pour le Nord. J'aurais toujours pour vous le Midi dans mon coeur. Que dites-vous de ce trait pitoyable? Il a du moins, vous en conviendrez, le mérite du naturel!" (44).

(39) IBID.

(40) IBID: p. 135.

(41) IBID.

(42) IBID: p. 136.

(43) IBID.

(44) IBID: p. 138.